Réflexion sur la productivité : l'informatique, un outil quelquefois improductif

Autor(en): **Delley, Jean-Daniel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **36 (1999)**

Heft 1378

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1014592

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'informatique, un outil quelquefois improductif

Pour une productivité maximale: trier le nécessaire du souhaitable.

Il y a une année, une grande entreprise pharmaceutique bâloise a remplacé son logiciel de courrier électronique par un système plus performant. La substitution ne provoqua pas de problèmes majeurs, si ce n'est que certains collaborateurs d'une unité de recherche reçurent sensiblement moins de messages qu'auparavant. Ce phénomène pouvait s'expliquer par le fait que les pays voisins jouissent de vacances estivales plus longues que la Suisse. Quelques mois plus tard, il s'avéra que les messages continuaient de parvenir par le canal de l'ancien logiciel et s'accumulaient dans une boîte aux lettres inaccessible. Une collaboratrice retrouva ainsi vingt messages qui lui étaient personnellement adressés et auxquels, bien entendu, elle n'avait jamais répondu. Mais, fait étonnant, aucun de ses correspondants ne l'avait relancée pour obtenir une réponse.

Cette anecdote, rapportée par le professeur bâlois René Spiegel dans les colonnes de la *Basler Zeitung* (15 février 1999), suggère à ce dernier quelques réflexions sur la productivité. La prolifération des ordinateurs à tous les postes de travail reflète la volonté d'augmenter la productivité. La machine et les réseaux auxquels elle est connectée peuvent améliorer les prestations et accélérer les processus, on ne le contestera pas. Mais parmi la montagne de données vérifiées, traitées et transmises chaque jour dans les entreprises, lesquelles seront effectivement utilisées et quelle partie de ces dernières auront une quelconque utilité pour la marche de l'entreprise? Dans le cas de l'anecdote précitée, les commentaires et demandes d'informations en provenance du monde entier étaient-ils de si peu d'importance qu'une absence de réponse pouvait laisser indifférents leurs expéditeurs? Ou encore, se peut-il que ces correspondants, parce qu'il est si simple d'envoyer un message électronique, demandaient des informations non indispensables pour leur travail?

La productivité, conclut le professeur Spiegel, c'est la capacité, à toutes les étapes de l'activité économique et en tous temps, de distinguer le nécessaire du souhaitable. Donc de trier les informations indispensables à l'exécution d'une tâche et celles qui pourraient être éventuellement utiles et qu'on accumule parce qu'elles sont si faciles à obtenir. *jd*

NOTE DE LECTURE

Un couple, ce jardin étouffant

Le dernier opus de Pascale Kramer, publié chez Calmann-Lévy vient de paraître. Après *Manu*, récit tragique et estival et *Le Bateau sec*, une histoire en cinq actes enlisée dans une lande déserte, l'auteur poursuit patiemment sa description des sentiments humains.

Non que *Onze ans plus tard* soit un drame réaliste. Pascale Kramer, comme dans ses œuvres précédentes, ouvre une parenthèse qui se referme sitôt le livre terminé. Le récit est sans message, on n'apprend rien, on devine peu, on cherche en vain un «vécu», une morale de l'histoire. Ici, un couple dans une grande maison entourée d'un jardin. Ici une femme qui entend, dès les premières pages, son mari tomber de la fenêtre. La suite consiste en un long travelling arrière sur la déconstruction du couple, un échec dont la mort d'un des protagonistes ne délivre pas, mais qu'elle élucide.

Récit en boucle, *Onze ans plus tard* dessine, au rythme de saisons exagérément dramatiques – l'hiver est glacial, l'été est étouffant, le printemps venteux –, le tracé sans histoire d'une relation de couple. L'homme en est-il le narrateur? Rien n'est moins sûr, tant la femme est opaque, énervante, presque transparente. C'est bien le regard d'un homme sur sa femme, pendant onze ans, mais d'un homme qui perçoit, confusément, leurs sentiments respectifs. Comme dans *Le Bateau sec*, les indices de l'existence, le lien à la vie se révèlent de l'extérieur: le jardin, dont Pascale Kramer décrit les sursauts et les humeurs, la maison qui résonne, renvoyant l'écho des amours et des indifférences. La mort n'a pas vraiment d'importance, elle permet simplement de fermer la parenthèse, interdisant aux personnages une vie hors du récit et au lecteur une émotion trop facile.

À aucun moment, Pascale Kramer n'utilise des effets de manche. L'écriture est simplement implacable. Quelques scènes lui suffisent pour donner rythme à de petits drames, apparemment anodins, pour créer la dissonance là où on s'y attend le moins. Les phrases tombent sèchement, les chapitres sont coupants, à mesure que les incompréhensions, les solitudes et les complaisances s'amplifient.

Pascale Kramer, à force d'ouvrir et de fermer les portes sur la vie, ses petites et grandes tragédies, impose son talent, dans la continuité. *gs*

Pascale Kramer, *Onze ans plus tard*, Calmann-Lévy, Paris, 1999.

Pistes

Doit-on aller chercher des idées en Amérique du Nord?

Aux États-Unis, des entrepreneurs découvrent la réalité d'une société duale et constituent le mouvement *«responsible Wealth»* (richesse responsable). Ils cherchent à provoquer un changement de mentalité chez les plus riches. Sans faire la charité, ils renoncent à leur situation privilégiée et veulent changer les règles du jeu. Ils ont découvert que les entreprises ont trop de pouvoirs. C'est pourquoi, par exemple, certains de ces riches responsables investissent leur fortune dans la formation professionnelle de milieux défavorisés pour leur rendre des chances dans la vie.

Combien de temps faudra-t-il attendre pour que ces idées traversent l'Atlantique? *cfp*